

LÉA
DRUCKER

DENIS
PODALYDÈS

ALBAN
LENOIR

BENJAMIN
BIOLAY

*3 JOURS POUR CHANGER
LE COURS DE L'HISTOIRE*

UN FILM DE **DIASTÈME**

LE MONDE D'HIER

FIN AOÛT PRÉSENTE

LÉA
DRUCKER

DENIS
PODALYDÈS

ALBAN
LENOIR

BENJAMIN
BIOLAY

LE MONDE D'HIER

UN FILM DE **DIASTÈME**

Durée : 1h29

AU CINÉMA LE 30 MARS

Relations presse

LAURENCE GRANEC / VANESSA FRÖCHEN
presse@granecoffice.com
01 47 20 36 66

Distribution

PYRAMIDE
32 rue de l'Échiquier, 75010 Paris
01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

Synopsis

Elisabeth de Raincy, Présidente de la République, a choisi de se retirer de la vie politique. À trois jours du premier tour de l'élection présidentielle, elle apprend par son Secrétaire Général, Franck L'Herbier, qu'un scandale venant de l'étranger va éclabousser son successeur désigné et donner la victoire au candidat d'extrême-droite. Ils ont trois jours pour changer le cours de l'Histoire.

Entretien avec Diastème

Comme *Un Français en 2015*, *Le Monde d'hier* évoque la montée de l'extrême-droite en France, mais du point de vue de la politique et des institutions. Comment est né ce film ?

Le problème n'a malheureusement fait qu'empirer depuis 2015, non seulement en France mais partout dans le monde. C'est évidemment un sujet qui me préoccupe. Quelque temps après l'élection d'Emmanuel Macron, après avoir vu ce qui s'était passé autour de la candidature de François Fillon, je n'ai pas pu m'empêcher de me dire : et si une histoire de ce genre, plus grave peut-être, était arrivée à Macron entre les deux tours, que ce serait-il passé ? Dans le même temps, il y a eu Trump, Bolsonaro, la Turquie, la Hongrie, la Pologne, Salvini en Italie. Je ne me voyais pas écrire sur autre chose... *Un Français* a été le premier film à parler de l'extrême-droite d'aujourd'hui, de manière frontale, et je crois qu'il n'y en a eu qu'un depuis : *Chez nous* de Lucas Belvaux. C'est surprenant car c'est à mon sens le plus gros problème de notre société à court terme.

Comment s'est déroulée l'écriture ?

Je ne voulais pas d'un récit totalement réaliste, j'avais envie d'aller vers ce que j'aime : la tragédie, le drame élisabéthain. Je sais que ce sont des références énormes, mais si mon héroïne se prénomme Élisabeth, ce n'est pas pour rien.

Je voulais une atmosphère romanesque, très éloignée stylistiquement d'*Un Français*, que le film soit à la fois un thriller politique et un conte moral. Je savais que l'ambiance serait crépusculaire, éloignée du jeu politique à la française.

Mais même si le ton ne devait pas être réaliste, il fallait que tout, dans les relations hiérarchiques entre les personnages, dans le langage utilisé au palais présidentiel, le soit. Je devais avoir des référents. Gérard Davet et Fabrice Lhomme venaient de sortir leur

formidable récit sur François Hollande, ils connaissent parfaitement les arcanes du pouvoir et ont accepté d'être mes consultants. Ils m'ont fait des retours réguliers sur ce que j'écrivais, me donnant leur avis sur les dialogues, sur la véracité de ce que peuvent être des rapports intimes, cachés... Ils m'ont accordé une liberté de langage que je ne me serais pas forcément autorisée, dans la manière dont les personnages s'adressent les uns aux autres – ce sont des gens qui travaillent ensemble depuis très longtemps et qui peuvent, selon les moments, passer de la déférence à l'intimité. C'est important de comprendre à quel moment on dit Madame la Présidente ou Élisabeth, à quel moment il y a tutoiement ou pas.

Ils m'ont aussi aidé sur des points que je connaissais moins : par exemple, quel est vraiment le rôle d'un garde du corps ? Je leur posais des questions pour faire avancer l'histoire et faire évoluer les personnages. Ils ne m'ont pas tout dit évidemment, mais c'était intéressant, ça me permettait de savoir jusqu'où je pouvais aller. Une fois que j'ai eu terminé, j'ai appelé Christophe Honoré pour finaliser le scénario avec lui, en insistant sur la mécanique



du thriller politique et aussi sur la puissance émotionnelle du récit.

Y a-t-il des clés, faut-il reconnaître en certains personnages des personnalités politiques connues ?

Surtout pas. Je ne voulais aucune référence directe. Je voulais que l'on fasse comprendre aux spectateurs : ne cherchez pas les clés, elles sont partout, elles sont nulle part. Par exemple, il fallait que jamais l'on puisse se dire « ah oui, Elisabeth, c'est Ségolène Royal si elle avait été élue... » C'est plus facile pour le personnage que joue Denis Podalydès. Les Secrétaires Généraux de l'Élysée, personne ne les connaît vraiment... Mais on n'échappe pas toujours au réel, c'est aussi le plaisir de la fiction. Par exemple, des premiers ministres essorés, en dépression nerveuse, il y en a eu énormément. Et quand j'ai écrit le scénario, il n'y avait qu'une seule personnalité d'extrême-droite de premier plan, j'ai donc imaginé un candidat qui serait un homme et qui coucherait avec son attachée de presse. Depuis...

Le film commence dans une atmosphère de fin de règne...

Oui, on est déjà dans le drame et, très vite, on comprendra que le drame est encore pire que ce que l'on imaginait... Elisabeth est une présidente républicaine – disons du centre ou du centre-gauche, qui achève son mandat. Elle ne se représente pas. Gaucher a été son rival à l'investiture cinq ans plus tôt, et ils se détestent cordialement, bien qu'ils soient dans le même parti. Elisabeth est malade et son mandat a été un échec. Qu'est-ce qui a raté ? On ne sait pas. En termes de dramaturgie, il fallait que le récit soit concentré sur trois jours, donc il n'y a pas de point de vue sur ce qui s'est passé avant. Mais j'ai l'impression que c'est clair, on l'a vu avec François Hollande, on est habitués à ce que certains présidents aient des objectifs en début de mandat et repartent « une main devant une

main derrière », sans s'être complètement reniés, mais sans avoir pu faire ce qu'ils voulaient faire. Ils sont à la merci d'une crise : le Covid, un attentat, les gilets jaunes, etc. Mais aussi parfois de leur lâcheté, leur impuissance, leur dédain... On arrive avec des idéaux, on repart avec des regrets. Et cet échec-là nourrit la contestation, la haine, la révolte et le fascisme. C'est vrai de tout temps.

Elisabeth a conscience de son échec, ce que laissent rarement voir les hommes et femmes politiques...

Et c'est ce qui me fait aimer ce personnage, comme celui de Franck, le Secrétaire Général de l'Élysée. Je m'intéresse à la politique depuis trente ans, je connais ce personnage de l'ombre, qui a un pouvoir inouï et recèle un mystère incroyable. C'est un véritable numéro deux, il gère tous les dossiers, il est souvent au-dessus du Premier Ministre, et du coup, ça se passe mal entre l'Élysée et Matignon, comme dans le film. C'est du hors champ, mais si le Premier Ministre a autant souffert, c'est que l'année et demi où il était en poste, le Secrétaire Général a fait en sorte que les problèmes du pays retombent sur le Premier Ministre et jamais sur la Présidente. C'est souvent comme ça que ça se passe.

Confrontée à la manipulation qui permettra sans doute au candidat d'extrême-droite d'accéder au pouvoir, la Présidente est sommée d'agir par son Secrétaire Général...

Je ne sais pas ce que va décider Elisabeth, la scène finale offre un dénouement ouvert. Je ne donne aucune indication sur ce que, moi, je trouverais souhaitable (et très sincèrement je ne sais pas), les personnages ne parlent pas par ma voix... La question du crime d'État est complexe, comme le rappelle Franck : quand la France fait exécuter un soldat de Daech, s'agit-il d'un crime d'État ? Il y a quelque temps, le Président se réjouissait



par un tweet que l'armée française ait "neutralisé" un émir d'Al-Qaïda. Neutraliser, c'est tuer. À quel moment peut-on décider qu'on peut juger tel être inhumain et pas tel autre ?

Ce sont des questions qui agitent plus facilement le cinéma anglo-saxon, ou que l'on peut retrouver au théâtre...

Oui, le cinéma américain ne se prive pas de ce genre de questions, alimentées par la propre histoire de violence politique des États-Unis. Et ce n'est pas pour rien qu'une de mes pièces de théâtre préférées, que j'ai eu le bonheur de mettre en scène il y a quelques années, est *Les Justes*. Camus pose cette question essentielle : est-ce qu'on peut faire le mal pour faire ce qu'on croit être le bien ? À quel moment est-on un Juste ? À quel moment est-on un assassin ? C'est la beauté du conte moral, le conte qui questionne la morale sans réponse évidente.

Le seul devoir de la fiction, à mon sens, est de tout pouvoir interroger, mais ça ne veut pas dire donner une réponse. Sinon, peut-être, dans l'idée de prévenir, de parer au pire... Quand j'étais jeune étudiant, alors qu'on n'avait qu'une vision lointaine de l'extrême-droite, on nous posait parfois cette question : si vous aviez pu assassiner Hitler en 33, est-ce que vous l'auriez fait ? Pas facile de répondre... Le film s'appelle *Le Monde d'hier*, il se termine par les derniers mots du livre éponyme de Stefan Zweig et on connaît le geste qui les suit...

Il fallait que vos comédiens aient l'ampleur de la fonction. Comment les avez-vous choisis ?

Léa Drucker est l'une des plus grandes comédiennes françaises, je ne pouvais pas rêver mieux. Le défi était que l'on croie en elle Présidente, dès la troisième seconde du film. Mais Léa possède une autorité naturelle qui est folle, qui vient aussi de son expérience de théâtre : quand elle rentre sur un plateau, c'est exceptionnel. Denis Podalydès,

aussi, est l'un des plus grands comédiens français, pour le coup un vrai tragédien. Je l'avais rencontré par Christophe Honoré, et ça s'est passé très naturellement. Il a des tirades complexes en termes de langue, avec des émotions compliquées à jouer en même temps. On a trouvé le ton tout de suite, dès la première lecture, c'était magnifique.

Et pour les autres rôles ?

Je connaissais peu Benjamin Bielay, mais je savais qu'il se passionne pour la politique. J'ai pensé qu'il serait formidable en Premier Ministre au bout du rouleau. Pour le candidat d'extrême-droite, je voulais quelqu'un qui ne soit pas une caricature de méchant et j'ai pensé à Thierry Godard, qui est l'homme le plus sympathique du monde. Quant à Jacques Weber, il était idéal pour ce rôle de politicien à l'ancienne...

Le reste de la distribution a été assez simple à réunir, je travaille depuis plusieurs années au cinéma et au théâtre, j'ai une troupe qui s'élargit au fil des projets, où l'on retrouve, entre autres, Jeanne Rosa, Emma de Caunes, Frédéric Andrau, Yannick Renier, Andréa Brusque, etc. Et, depuis *Un Français*, j'ai gardé un lien fort avec Alban Lenoir, j'étais sûr qu'il serait formidable en garde du corps. Les gardes du corps ont parfois de fortes intimités avec ceux dont ils assurent la sécurité. J'avais cette image d'Alban portant Léa, dans un geste de dévouement ou de dévotion qui pourrait ressembler à un geste d'amour platonique. Dans le film, il y a le thriller politique, le conte moral, mais aussi des histoires d'amour non dites, non consommées, que je ne peux pas ne pas raconter. Elisabeth est une reine entourée de gens qui l'aiment follement et, dans le cas de Franck, depuis toujours.

Quel rôle joue le personnage de la fille d'Elisabeth ?

Elle ramène de la vie à l'intérieur de tout ça. Ces gens ont beau vivre dans des châteaux, ils ont des maladies, des



enfants, des choses qui les ramènent à qui ils sont. Tu dois gérer les problèmes d'un pays, mais qu'est-ce que tu fais si ta fille a des angoisses et n'arrive pas à dormir, parce qu'elle sait que tu es malade et qu'elle est aussi, au fond, une confidente ? J'ai eu le plaisir de retrouver Luna Lou, la jeune héroïne de mon film *Juillet Août*.

Quels ont été vos partis pris de mise en scène ?

Je voulais une mise en scène classique, avec certains codes du thriller, mais pas forcément du thriller d'aujourd'hui : quasiment pas de caméra à l'épaule, des travellings, des champs-contrechamps, des figures que d'habitude j'utilise peu. Éviter la multiplicité des plans, ne pas faire cinquante axes par crainte de lasser, rester sur les visages. Le classicisme ne me fait pas peur. Et d'ailleurs, plus je vois des films actuels, plus je me rends compte que le classicisme n'existe plus. Alors allons-y, puisque ça ne se fait plus...

Et concernant la musique très présente dans votre film ?

La musique joue un rôle essentiel dans le film qu'elle accompagne tout le long. La composition de la violoncelliste et compositrice Valentine Duteil tire le film vers le sentiment. Je l'ai rencontrée via Alex Beaupain, avec qui elle travaille depuis des années. Elle avait composé une musique magnifique pour une de mes pièces de théâtre. Pour le film, je lui ai demandé d'écrire un petit concerto pour quatuor à cordes, avec son mouvement de valse triste, des « pizzicati » pour faire monter le suspense, sa dimension onirique, aussi.

Comment reconstitue-t-on l'Élysée ?

On ne nomme jamais ce lieu l'Élysée. L'idée était de faire un palais présidentiel crédible, mais qui ne soit pas l'Élysée justement. C'est amusant à faire, on a tourné à moitié dans un château à Rambouillet, à moitié à la

mairie de Rennes. C'est toujours drôle quand, dans un film, il suffit de franchir une porte pour changer de lieu de tournage, et que ça ne se voit pas. Le palais est un lieu de solitude. Elisabeth n'a pas de conjoint. C'est aussi un château hanté et il y a sans doute quelque chose de cet ordre-là dans le vrai palais de l'Élysée... *La Belle et la Bête* est cité dans le film, j'avais en tête des images de Cocteau ou Man Ray. Le palais est un théâtre. Un décor qui écrase les personnages, un lieu d'où toute spontanéité est bannie, où les regards sont partout, où l'Histoire vous en impose.

La question de la place laissée dans l'Histoire obsède Franck...

Je pense que c'est l'interrogation de chacun, ce qu'on laissera après soi, et d'autant plus à ce niveau. À un moment du film, Franck dit ça à Elisabeth : « Ton nom sera comme une tache dans les livres d'Histoire ». Est-ce qu'on est Churchill ou est-ce qu'on est Chamberlain ? La question de la postérité ne se pose pas pour des personnages ordinaires mais elle se pose pour des personnages de ce niveau-là. Franck insiste, après son geste insensé : il y a des choses plus importantes que nous, nous ne sommes rien. Tout cela infuse lentement en Elisabeth. Elle sait qu'elle le paiera d'une manière ou d'une autre. L'extrême-droite, c'est la mort. De tous temps et dans tous les pays. Qu'il soit politique, religieux, économique – on en voit les conséquences sur la planète –, le fascisme, c'est la mort. Le film est baigné par la mort.

Pourquoi Franck lit-il *Moby Dick* ?

Le spectateur y trouvera ce qu'il veut. Je me demandais : quel pourrait être le dernier livre qu'il lirait ? J'ai très vite pensé à *Moby Dick*. Et je me suis souvenu de cette anecdote : un noble, juste avant d'être guillotiné, est en train de lire ; on l'appelle sur l'échafaud, il pose son livre, corne la page et va se faire couper la tête. J'avais trouvé ce geste magnifique. Il m'est resté.

Diastème

FILMS

Réalisateur / Scénariste

LE MONDE D'HIER (2022)
JUILLET AOÛT (2016)
UN FRANÇAIS (2015)
LE BRUIT DES GENS AUTOUR (2008)

Scénariste

LA MAISON
d'Anissa Bonnefont (2022)
LES CHEMINS DE PIERRE
de Denis Imbert (2022)
NEUF MECS
d'Emma de Caunes (2022) (CANAL PLUS)
NEUF MEUFS
d'Emma de Caunes (2021) (CANAL PLUS)
CLAIRE ANDRIEUX
d'Olivier Jahan (2019) (ARTE)
REVENIR
de Jessica Palud (2019)
GUEULE D'ANGE
de Vanessa Filho (2018)
LES CHÂTEAUX DE SABLE
d'Olivier Jahan (2014)
COLUCHE, L'HISTOIRE D'UN MEC
d'Antoine de Caunes (2008)
TOUT CONTRE LÉO
de Christophe Honoré (2003)

PIÈCES

Auteur / Metteur en scène

FALBALAS (création en 2022)
LA PAIX DANS LE MONDE
FILLE/MÈRE
UNE SCÈNE
L'AMOUR DE L'ART
LA TOUR DE PISE
107 ANS
LA NUIT DU THERMOMÈTRE

Metteur en scène

TOUT IRA BIEN
d'Alex Beaupain et Kéthévane Davrichewy
LES JUSTES
d'Albert Camus

LIVRES

LES PAPAS ET LES MAMANS
(roman, L'Olivier, Points-Seuil)
IN PARADISUM
(roman, L'Olivier)
107 ANS
(roman, L'Olivier, Points-Seuil)
UN PEU D'AMOUR
(chroniques, L'Olivier)
BIEN LE SILENCE PARTOUT
(roman, Flammarion)
L'AMOUR DE L'ART
suivi de **LA TOUR DE PISE**
(théâtre, Flammarion)
CHIENNE DE VIE
(chroniques, Albin Michel)
LA NUIT DU THERMOMÈTRE
(théâtre, Actes Sud Papiers)

Liste artistique

LÉA DRUCKER Elisabeth de Raincy
DENIS PODALYDÈS Franck L'Herbier
ALBAN LENOIR Patrick Hérouais
BENJAMIN BIOLAY Didier Jansen
JACQUES WEBER Luc Gaucher
THIERRY GODARD Willem
EMMA DE CAUNES Lucie
JEANNE ROSA Clémence
LUNA LOU Mila
FRÉDÉRIC ANDRAU Dimitri
YANNICK RENIER Éric
ANDRÉA BRUSQUE La Secrétaire d'Élisabeth
TEWFIK SNOUSSI Farid
JEAN-JACQUES VANIER Le Député

Liste technique

Réalisation Diastème
Scénario Diastème
avec la collaboration de
Gérard Davet,
Fabrice Lhomme et
Christophe Honoré
Musique originale Valentine Duteil
Image Philippe Guilbert
Montage Chantal Hymans
Son Nicolas Waschkowski,
Thomas Lefevre
Mixage Thierry Delor
Décor Valérie Valero
Costumes Frédéric Cambier
Assistant réalisateur Jérôme Brière
Directeur de production Abdelhadi El Fakir
Producteurs Marielle Duigou et
Philippe Lioret
(Fin Août Productions)

Avec la participation de Canal + et Ciné +
En association avec Cinécap 4 et Pyramide
Avec le soutien de la Région Bretagne en partenariat avec le CNC
En association avec la Procirep, l'Angoa et la Sacem
Distribution France et Ventes internationales Pyramide

